OBSERVATIONS

N° 141.

SUR

QUELQUES AFFECTIONS DU CERVEAU,

PRÉCÉDÉES

D'UN APERÇU SUR L'ANTAGONISME EN MÉDECINE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 7 juillet 1831, *pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;*

PAR JUTINIEN CARDOT, de Saint-Amour,

Département du Jura;

Ex-Chirurgien interne des hôpitaux de Lyon.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1831.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	.....
Chimie médicale	ORFILA, *Examinateur*.
Physique médicale	PELLETAN, *Examinateur*.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacologie	DEYEUX.
Hygiène	DES GENETTES.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. / CLOQUET, *Président*.
Pathologie médicale	DUMÉRIL. / ANDRAL.
Pathologie et thérapeutique médicales	BROUSSAIS.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON, *Suppléant*.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU, *Examinateur*.
Clinique médicale	LEROUX. / FOUQUIER. / ..... / CHOMEL.
Clinique chirurgicale	BOYER. / DUBOIS. / DUPUYTREN. / ROUX.
Clinique d'accouchemens	.....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Baudelocque.	Dubois.
Bayle.	Gerdy.
Bérard.	Gibert.
Blandin.	Hatin.
Bouillaud.	Lisfranc.
Bouvier, *Examinateur*.	Martin Solon.
Briquet, *Examinateur*.	Piorry.
Brongniart.	Rochoux.
Cottereau.	Sandras.
Dance.	Trousseau, *Suppléant*.
Devergie.	Velpeau.
Dubled.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AU MEILLEUR DES PÈRES,

A LA MÈRE LA PLUS TENDRE.

A MA SŒUR CHÉRIE,

A MES FRÈRES,

A LA MÉMOIRE

DE CEUX POUR QUI MON ŒIL VERSE ENCORE AUJOURD'HUI UNE LARME.

J. CARDOT.

OBSERVATIONS

SUR

QUELQUES AFFECTIONS DU CERVEAU,

PRÉCÉDÉES

D'UN APERÇU SUR L'ANTAGONISME EN MÉDECINE.

Coup-d'œil sur l'antagonisme en médecine.

Mon entrée dans la vie fut signalée par le désir de devenir un jour élève de l'homme de Cos. Ses immortels aphorismes furent le premier livre dans lequel ma faible imagination puisa quelques fragmens d'une science pour laquelle j'avais déjà, sans la connaître, la plus haute vénération. Je contemplais d'avance avec admiration celui qui le premier posa les bornes de l'édifice médical, bases dont la hauteur aujourd'hui n'est pas aussi élevée qu'elle devrait l'être. Mes désirs instinctifs grandirent avec moi; chaque pas dans la vie était marqué par une force nouvelle, qui me portait au-devant d'un art que mes yeux entrevoyaient déjà, quoiqu'à travers un voile épais; aussi recherchai-je de bonne heure la société de tous ceux qui pouvaient me

parler le langage d'*Hippocrate*. L'étude des phénomènes de la nature m'occupait aussi ; j'essayais de les rapporter aux phénomènes vitaux ; j'entrevoyais leur influence sur nos organes.

A peine mes études furent-elles terminées, qu'un vaste hôpital me reçut dans son sein, hôtel-Dieu de Lyon: c'est là que je fis mes premiers pas dans la plus noble des carrières ; c'est là que je me familiarisai avec le mal, que j'appris à le prévenir ou à arrêter ses progrès. J'étais praticien avant que la théorie ne vînt faire briller à mes yeux son flambeau, dont la flamme jette souvent une lumière incertaine. La lecture des auteurs m'occupa très-peu ; je parcourais avec plus de plaisir les belles pages du grand livre de la nature : aussi, plus tard, lorsque je voulus, comme on le dit ordinairement, me mettre au niveau de la science par l'étude des écrivains, je ne fus plus aussi enthousiaste de la science. Pouvais-je l'être, en ne voyant partout que des contradictions, que des luttes, que des guerres à mort ? Ce n'est pas que je veuille ici jeter un mauvais jour sur tout ce que le zèle de nos auteurs modernes leur fait entreprendre pour la science : loin de moi une pareille idée ; elle serait le comble de l'ingratitude et de l'ignorance ; au contraire, je voudrais pouvoir aider de tous mes vœux leurs nobles travaux ; je voudrais que ma capacité me permît de joindre mes efforts aux leurs, et si j'avais le bonheur d'obtenir le moindre de leurs suffrages, ce serait la plus douce récompense donnée à mon zèle et à ma bonne volonté.

Mais je veux seulement essayer de démontrer, dans cette courte dissertation, que tous les efforts des écrivains, ainsi que ceux des praticiens, ne sont pas assez liés, unis, coordonnés ; que tous ne tendent pas vers le même but, le bien-être de l'humanité : tous apportent bien une pierre pour élever l'édifice ; mais ils ne savent où trouver le ciment qui doit en assurer la solidité. C'est ce lien que je voudrais qu'on cherchât qu'on découvrît ; sans lui l'art s'arrête et demeure stationnaire. Mais comment trouver cette pierre d'achoppement, au milieu d'une société qui elle-même n'a aucun moyen d'union, et qui chaque jour tend à s'écrouler ? Eh ! que dis-je ? cher-

chons la d'abord dans le monde médical, et bientôt le monde politique aura trouvé la sienne. Mais encore ici sans doute un obstacle nous empêchera d'être heureux dans nos recherches. Il faut donc se hâter, avant tout, de le renverser, de le détruire, cet obstacle ; il faut que nos premiers coups frappent de mort l'égoïsme, et que nos mains arrachent à l'intérêt son masque hideux. En effet, convainquons nous bien de la vérité, en jetant un coup-d'œil sur ce monde médical, dans lequel j'ambitionne d'obtenir une place : voyons ce qui s'y passe, examinons quel est le mobile de presque toutes nos actions; recherchons s'il existe un lien qui unisse le médecin au médecin, et à celui qui réclame le secours de son art. Plaçons-nous au point de vue le plus général, mettons à part les spécialités, pénétrons-nous bien de l'ensemble, et nous serons forcés de dire que l'intérêt et l'égoïsme sont les deux leviers puissans que font agir des mains mercenaires.

Que cette expression, Messieurs, n'excite pas votre étonnement : je n'ai rien dit de trop, non pas assez pour ces hommes qui chaque jour se jouent impunément de la vie de leurs semblables ; qui, sans foi, sans probité, sacrifient leur réputation pour courir après la fortune ; qui marchandent et achètent des dignités avec l'argent du pauvre ; qui foulent aux pieds l'honneur pour obtenir un vain nom, une prétendue gloire.

Mais aussi respect à ces hommes qui, méprisant de sots préjugés, suivent l'impulsion d'un cœur généreux ; gloire à ces philantropes dont la science égale la modestie ; qui ne veulent d'autres récompenses de leurs travaux que leur propre satsfaction, que le bien de l'humanité ; qui prodiguent les mêmes soins au pauvre sur son grabat qu'au riche sur son lit somptueux, dont la mollesse est souvent la seule cause de ses maux ; gloire enfin à ces hommes qui ne réclament ni titre, ni dignités pour avoir fait leur devoir, ou pour avoir contribué, par de nouvelles découvertes, à donner à la science des richesses nouvelles. Mais où les trouver ces hommes dévoués, ces amans de l'humanité ? Leur nombre est petit, et souvent le monde s'en rit. Oui, gloire à eux ; gloire à vous seuls vrais amis de la science, seuls vrais

fils de votre père : comme vous, je me prosterne devant l'autel que vous encensez ; votre dieu est le mien, ensemble nous l'adorons.

Mais, dira-t-on, quelle est donc cette voix philantrope qui exprime de si beaux sentimens, un aussi noble dévouement? On reconnaît bien là ce jeune homme qui fait dans la carrière ses premiers pas ; il commence comme les autres, comme eux il finira : bientôt quand il saura ce que c'est que la pratique, nous verrons si ses actions seront toujours en rapport avec d'aussi beaux principes.

Ah ! messieurs, je n'ose même condamner ceux qui ont de moi une idée pareille : aussi-bien qu'eux je sais que je serai obligé de sacrifier encore à l'intérêt ; mais si j'ai le bonheur de me faire comprendre, je vous ferai voir que j'y serai forcé tant que le *moi* régnera en maître au sein de la société, tant qu'il nous enlacera tous tant que nous sommes, qu'il nous pressera de tous côtés, tant que vous ne joindrez pas vos efforts aux miens pour détruire les vices de cette société, ou plutôt pour en former une nouvelle, qui soit en harmonie avec la science, ainsi qu'avec la morale. Mais aussi alors, si mes espérances n'étaient point déçues, si l'avenir brillant que j'entrevois venait à se réaliser, si la rivalité, si l'antagonisme pouvaient une fois disparaître, ce prétendu dévouement qne je montre aujourd'hui, et qui paraît extraordinaire, aurait sa plus douce récompense, et je serais fier d'avoir un des premiers contribué à la plus belle œuvre que l'homme ait jamais entrepris.

Après avoir jeté un coup-d'œil sur l'ensemble du monde médical, examinons la science d'une façon plus particulière, et voyons si, là encore, nous apercevons l'intérêt de l'égoïsme régner d'une manière absolue.

Immense comme la nature elle-même, le domaine de la médecine représente un vaste champ : la terre en est délicieuse et peut faire produire d'abondantes moissons. Des murs élevés l'entourent de tous côtés et en rendent l'accès difficile. Au milieu s'élève un temple, à l'entrée duquel on n'arrive qu'après avoir franchi mille gradins. C'est là que tous, grands et petits, se pressent de tous côtés ;

mais parmi eux il en est qui restent en dehors des murs, d'autres cherchent à cultiver le champ, les autres enfin arrivent jusqu'au temple. Les premiers ne sauraient entrer, la masse de leur corps trop épaissie, n'ayant point été soumise au marteau de la science, ne leur permet point de passer par les portes, qui sont fort étroites : ceux-là nous représentent ces hommes ignorans, ces prétendus médecins qui ne s'occupent qu'à exploiter la crédulité du vulgaire, jamais il ne pourront mettre un pied dans la terre promise. C'est déjà trop s'être occupé d'eux, jamais plus leur nom ne souillera mes lèvres. Cependant, je le dis à regret, quelques-uns souvent se sont glissés furtivement jusque dans le temple ; mais il est temps que la raison et la science triomphe de la sotte crédulité du peuple, et de la téméraire audace de ces profanes, qui, étrangers à l'art de guérir, sont réduits à voiler d'un crêpe funèbre l'autel d'*Esculape*, afin de dérober à ce dieu le grand nombre de victimes que leur funeste ignorance lui immole chaque jour.

Les autres ont pénétré dans l'enceinte, leur nombre est grand ; c'est là qu'isolés les uns des autres ils cherchent chacun de leur côté à cultiver une faible portion de ce champ, si fertile quand il est exploité par des mains habiles. Ils parviennent bien souvent à lui faire rapporter de beaux fruits et surtout de belles fleurs; mais ce n'est que la rivalité qui, excitant leur amour-propre, fait agir leur bras, ce n'est que la jalousie de voir à côté d'eux des fleurs plus belles encore, ce n'est que leur intérêt propre, et d'ailleurs ils ne cherchent point à fertiliser toute la vaste surface du champ, dont la plus grande partie reste en friche. Un grand nombre de ceux-là nous représentent ces écrivains qui après s'être torturé l'esprit pour trouver et découvrir ce que souvent d'autres avaient déjà trouvé et découvert, travaillent isolément chacun de leur côté, vendent leur science à vil prix, afin de pouvoir payer leurs chevaux ou leurs maîtresses.

Enfin les autres constituent le corps respectables de ces hommes philantropes et éclairés qui siégent avec tant d'honneur au sein de la première Faculté du monde. Ceux-là seuls peuvent entrer dans le

temple et viennent y déposer le produit de leurs travaux après l'avoir offert à leur dieu. Ce sont ceux-là seuls qui ont droit à toute notre estime, à toute notre vénération, gloire à eux !

Ainsi donc je pense que la science ne pourra faire de grands progrès, et qu'elle restera presque stationnaire, tant que chacun travaillera de son côté, sans vouloir s'associer avec celui qui, l'aidant de ses conseils, ferait naître en lui de nouvelles idées et forcerait ainsi la science à faire de plus grands pas. Personne mieux que moi n'est convaincu de ceux qu'elle fait chaque jour : mais aussi combien ne seraient-ils pas immenses, si ni l'intérêt, ni l'antagonisme ne comprimaient les esprits, si au lieu de ne s'occuper que de soi, on travaillait pour le bien-être de tous, si l'on ne cherchait pas à s'enrichir souvent aux dépens de celui dont le talent est méconnu par cela seul qu'il est pauvre, si le médecin, en un mot, était homme et l'homme médecin. Oui, sans doute, ils seraient alors immenses les progrès de l'art, des secrets importans nous seraient révélés, nous approcherions du positivisme ; l'empire du médecin sur les autres hommes serait plus grand, après que tous réunis ils auraient forcé l'égoïsme à abandonner leurs rangs, tous se prêteraient un appui commun, ensemble ils ne formeraient qu'une seule et puissante association. Je dis plus, si cette association se fût formée plus tôt, si elle eût pris de la consistance jusqu'à nous, le monde médical eût peut-être régné sur le monde politique. En effet, maître plus que personne de la conscience de son client, qui a reçu des soins assidus, et qui doit la vie à celui qu'il regarde comme son dieu, le médecin le dirigerait à son gré, aurait de l'influence sur toutes ses actions, lui tracerait son plan de conduite, et tiendrait, en un mot, asservis et son esprit et son cœur ; et si chaque médecin en agissait de même de son côté, si au lieu de se décrier comme aujourd'hui, et de se perdre ainsi eux-mêmes, ils se soutenaient tous et se réunissaient alors, voyez ce qu'ils seraient capables de faire, et si les empires ne tomberaient pas devant eux. Mais aujourd'hi les esprits sont trop éclairés, les masses trop instruites pour que cette association puisse exister en

dehors d'une autre association plus grande, qui se prépare, qui s'élabore chaque jour, l'association universelle.

Je me résume et je conclus :

Que la Société s'écroulant de toutes parts en d'immenses débris, nous les premiers devons chercher à lui donner de nouvelles bases plus solides, plus durables, en commençant par assurer celles de l'édifice médical ; que nous devons réunir tous nos efforts, rassembler toutes nos forces pour marcher ensemble et de front, pour combattre et terrasser nos plus mortels ennemis, la haine et l'intérêt.

Ainsi mort à l'antagonisme, à la rivalité ; il faut que leur règne passe, et que commence celui de l'union.

OBSERVATIONS

SUR QUELQUES AFFECTIONS DU CERVEAU.

Placés au premier rang par la gravité de leur symptômes et leur résistance souvent opiniâtre à tous les moyens connus de l'art, les diverses maladies du cerveau ont toujours été pour moi l'objet d'une attention toute particulière. J'ai pu me convaincre plusieurs fois que l'étude de ces affections n'avait pas fourni pour le traitement des données aussi certaines que l'étude de plusieurs autres maladies, celles de poitrine, par exemple : de là une espèce d'indifférence de la part de quelques praticiens à employer tous les moyens que l'art met en leur pouvoir. Sans parler ici de tous ceux qu'on emploie journellement, j'en pourrais citer beaucoup d'autres auxquels on ne prête souvent pas assez d'attention, quoique jouissant d'une énergie extrêmement prononcée, tels sont : la coupe complète de tous les cheveux avec l'instrument tranchant, les fomentations, les frictions, les douches d'eau glacée ou d'eau bouillante, les cataplasmes de toute nature recouvrant la totalité de la tête, les sangsues cernant de toutes

parts sa cavité : enfin, parmi les plus puissans, les sétons, les vésicatoires d'une grande ou d'une très-petite dimension, mais dans ce dernier cas placés en grand nombre, les cautères potentiels, les cautères actuels, les scarifications, les ventouses scarifiées, enfin l'électricité et le magnétisme.

On néglige souvent d'employer tous ces moyens, ou lorsqu'il arrive qu'on y a recours, ce n'est, la plupart du temps, que d'une main trop timide et mal assurée. On semble craindre d'approcher de ces centres nerveux, de ces centres de la vie, et cependant, lorsque la vie s'y éteint, quoi de plus rationnel, de plus médical que de chercher à la ramener, à la soutenir dans le lieu même qu'elle semble abandonner. Aussi, ayant été nombre de fois à même de mettre en usage les moyens que je viens de citer, j'ai presque toujours remarqué que mes efforts n'étaient couronnés de succès que lorsque je les employais en grand nombre, et successivement d'une main sûre et hardie. Eh ! pourquoi être retenu par la crainte dans ces maladies graves où l'on a de suite porté un diagnostic mortel ? Et je suppose encore que la crainte n'enchaîne plus votre bras, et que vous ne soyez retenu, comme il arrive fréquemment, que parce que vous êtes presque sûrs de ne pas réussir, qui vous dit que, si vingt fois vos efforts ont été vains, vous n'obtiendrez pas une autre fois une réussite complète ? Oui, je le dis avec assurance, c'est principalement dans la maladie qui nous occupe que le médecin doit disputer à la mort sa victime ; il ne doit la lui abandonner entièrement que lorsque la dernière étincelle de vie a signalé sa défaite.

Il ne faudrait cependant point croire que je conseille de se conduire en aveugle, en employant indistinctement tous les moyens que j'ai énumérés. Ici, comme partout ailleurs, il faut tenir compte des circonstances qui nécessitent l'emploi d'un moyen plutôt que celui d'un autre, il faut savoir l'approprier au diagnostic qu'on a porté ; il faut, en un mot, avoir toute la sagesse, mais aussi toute l'énergie d'un bon praticien. Souvent aussi, lorsqu'on a échoué, il ne faut pas crainde de revenir à la charge ; il faut alors frapper de plus

grands coups, il faut chercher à terrasser son ennemi, en lui laissant à peine le temps de reprendre haleine ; et c'est alors qu'on est quelquefois assez heureux pour le forcer jusque dans ses derniers retranchemens, souvent même on parvient à le frapper de mort.

C'est en me conduisant ainsi que, dans des cas qui semblaient désespérés, j'ai souvent vu disparaître des comas profonds que les moyens internes les plus énergiques n'avaient pu dissiper, des apoplexies foudroyantes, des amauroses symptomatiques, des affections nerveuses terribles et rebelles. C'est ainsi que j'ai souvent procuré des instans de calme, des soulagemens, que je suis parvenu à neutraliser ces douleurs atroces et continues produites par la présence d'un fongus, d'une tumeur carcinomateuse.

1re. OBSERVATION.

Formation de gaz dans l'intérieur même des ventricules du cerveau, à laquelle la mort peut être attribuée ; insuccès du caïnca.

Le nommé Jacques Guillon, âgé de vingt-cinq ans, de la Boisse, département de l'Ain, cultivateur, petit, bien pris dans sa taille, d'un tempérament lymphatique, porteur d'une physionomie à laquelle on reconnaît de suite l'habitant de la Bresse qui a été en proie à l'intermittence de la fièvre, entra à l'hôtel-Dieu de Lyon le 13 mars 1830. Il ne présentait alors d'autres symptômes qu'une bouffissure générale ou état leucophlegmatique, qu'il disait avoir depuis plusieurs mois. La sécrétion de l'urine étant aussi diminuée, on se contenta d'administrer les diurétiques ; ils furent donnés dans l'ordre suivant :

Le 14 mars, tisane de chiendent et de pariétaire nitrée, vin diurétique amer, quatre onces.

La même prescription fut continuée sauf quelques changemens jusqu'au 4 avril.

Le 4 avril, on purge avec eau-de-vie allemande, demi-once; bouillon aux herbes.

Le 5, les évacuations ont été peu abondantes. (Tisane d'orge.)

Le 6, on essaie le caïnca. On en donne dix-huit grains divisés en sept pilules, que le malade prend dans la journée.

Le 7, cette médication produisit quelques évacuations alvines, et fatigua beaucoup le malade. Malgré son état on donne deux grains de plus, on fait dix pilules.

Le 8, le malade est tellement affaissé que l'on supprime le caïnca. Sous son influence l'infiltration n'a nullement paru diminuer. (Tisane d'orge.) Comme le malade tousse un peu, on donne de plus un looch simple.

Le 9, julep avec oxymel scillitique une once, nitrate de potasse huit grains; quatre pilules diurétiques.

Le 10, on donne deux pilules de plus.

Le 12, l'infiltration générale fait de nouveaux progrès. (Infusion de baies de genièvre.)

Le 13, comme l'état du malade est plus satisfaisant, que la toux a disparu, on revient au caïnca. Son adminitration est encore suivie des mêmes phénomènes; on est encore obligé de le supprimer.

Le 15, faiblesse générale, affaissement sans trouble bien marqué dans les fonctions.

Le 16, dévoiement subit abondant. (Tisane de riz avec le sirop de grande consonde, mélange calmant; crême de riz.)

Le 17, l'infiltration fait de nouveaux progrès, le dévoiement a beaucoup diminué.

Le 18, le malade est prit tout à coup dans la nuit d'une attaque imprévue accompagnée des plus effrayans symptômes : les plus saillans simulent ceux de l'épilepsie, et annoncent une lutte terrible entre les organes et une angoisse générale. Ainsi il y a perte complète de connaissance, convulsion du globe de l'œil, pouls fort et fréquent, parfois ondulant, intermittent, entrecoupé; face très-pâle et très-bouffie, roideur des membres; les vaisseaux des tempes, for-

tement injectés, paraissent le siége d'une fluxion abondante; de temps en temps il y a des mouvemens convulsifs, des soubresauts très-prononcés; le trismus se déclara avec l'accès et dura autant que lui; la langue, déchirée par les dents, fut le siége d'une hémorrhagie assez abondante; sa pointe, fortement portée en avant, ne put bientôt plus rentrer à raison du resserrement des mâchoires; elle se tuméfia considérablement, ses vaisseaux se déchirèrent de nouveau, et donnèrent lieu à de nouvelles hémorrhagies; enfin ce tableau effrayant était complété par une écume abondante qui, sortant d'entre l'écartement des dents, jaillissait, mêlée à du sang, dans toutes les expirations, qui étaient longues, pénibles, entrecoupées, et qui se succédaient avec une extrême lenteur.

Une saignée de dix-huit onces fut pratiquée dans la nuit. Le matin, on prescrivit le traitement suivant :

Infusion de valériane et de tilleul avec le sirop de pivoine et la liqueur d'*Hoffmann*. Potion avec : extrait de valériane un gros, éther et laudanum de chaque vingt gouttes. Deux demi-lavemens avec : extrait de valériane deux gros, assa-fœtida demi-gros, camphre dix-huit grains, musc six grains. Deux vésicatoires furent placés aux cuisses; un troisième, très-large, sur la nuque. Tous ces moyens ne produisirent aucun effet, l'accès dura vingt heures toujours avec la même intensité, la mort seule put y mettre un terme.

Autopsie. Comme, pendant la vie, l'habitude du corps est bouffie, œdémateuse, luisante, l'épiderme, aux régions pectorale et abdominale, se laisse enlever avec la plus grande facilité : sa couleur est verdâtre dans quelques points; les vaisseaux sous-cutanés, fortement injectés, sont dessinés jusque dans leurs plus petites flexuosités.

Aussitôt après le premier coup de scalpel donné pour inciser les tégumens du crâne, il s'échappe avec bruit un gaz fétide, ayant l'odeur très-prononcée de l'hydrogène sulfuré : ce gaz a paru plus abondant dans l'épaisseur et sous le muscle temporal.

Les vaisseaux de la substance cérébrale présentent une injection

assez peu marquée. Quelques légères adhérences de la dure-mère avec les membranes sous-jacentes se rencontrent çà et là : du reste, on ne remarque nulle part aucune altération capable d'expliquer une mort aussi prompte que terrible. Mais un phénomène remarquable se manifesta au moment où l'instrument pénétra dans les ventricules latéraux, qui parurent fortement distendus : on vit, en effet, aussitôt leurs parois s'affaisser sur elles-mêmes, et donner avec bruit issue à un gaz qui parut être de même nature que celui observé sous les tégumens du crâne. Les ventricules, dans leur intérieur, ne présentèrent pas de traces du plus léger épanchement; au contraire, ils étaient comme rugueux et desséchés.

Les poumons ont paru dans toute leur intégrité.

Le cœur, emphysémateux à l'extérieur, n'offre aucune altération sensible; seulement le sang que contiennent les ventricules est décomposé; il est noir, à sédiment plus foncé encore : on dirait qu'un réactif a précipité une de ses parties constituantes.

L'estomac, près de l'orifice cardia, présente une rougeur très-prononcée, qui contraste d'une manière frappante avec le reste de la muqueuse, qui partout est pâle et décolorée.

Les intestins, à l'extérieur, sont d'une couleur verdâtre; la membrane interne, sans la moindre injection, présente l'aspect et la couleur de la corne blanche.

Le foie est de tous les organes celui qui paraît le plus altéré dans sa substance. Son volume paraît diminué; séparé de tous les organes qui l'environnent, et placé sur un plan horizontal, il perd sa forme, et s'aplatit en s'affaissant sur lui-même. Sa couleur générale ne peut mieux se comparer qu'à celle du bronze; elle est verdâtre comme ce métal lorsqu'il est légèrement oxydé. Dans quelques points elle est bleuâtre, au contraire, et se rapproche de celle d'une veine qui serait superficiellement placée sous une peau fine et délicate. Le tissu artériel et veineux se trouve plissé dans le sens de la longueur du vaiseau, ce qui prouve évidemment la rétraction du parenchyme sur lui-même.

La membrane interne des grosses veines hépatiques, et celle des artères, offrent une belle couleur rosée.

La vésicule biliaire, dont les parois sont très-épaissies, contient une très-petite quantité de bile mal élaborée : sa couleur est grisâtre.

L'investigation anatomique, poursuivie avec soin dans les autres organes, n'a rien fait découvrir de particulier.

Chez le sujet qui a donné lieu à cette observation intéressante, sa mort ne proviendrait-elle pas de la formation subite d'un gaz qui aurait pénétré, par sa force expansive, jusque dans les ventricules du cerveau? Plusieurs observations, entre autres une citée par M. *Gensoul*, de Lyon, tendraient à prouver que souvent on a vu de ces morts presque subites, que cet habile praticien attribue à la formation d'un gaz méphitique qui, par son absorption rapide, détruit en peu d'instans les sources de la vie. J'ai été à même d'observer un cas semblable qui arriva à la suite d'une large plaie de la cuisse. Les tissus, par une désorganisation particulière, donnèrent naissance à un gaz que l'on reconnut facilement dans la partie pendant la vie, et qui occasiona la mort en peu d'instans.

Dans l'observation que j'ai rapportée, ne serait-il pas probable de penser que le gaz, que j'ai reconnu d'une manière bien évidente, a été le résultat d'une décomposition instantanée des liquides pendant la vie. Cette opinion m'a toujours séduit, et je m'y suis de plus en plus attaché, sans cependant prétendre donner une explication capable de faire comprendre comment la mort a pu être le résultat immédiat de la formation d'un gaz en contact avec les centres nerveux. Je laisse aux savans le soin d'expliquer ce phénomène; quant à moi, j'ai cité cette observation sans prétention, j'ai pris la nature sur le fait, et c'est cette surprise que j'ai cherché à retracer fidèlement.

II^e. OBSERVATION.

Fongus de la dure-mère, cause d'épilepsie.

François Barbey, âgé de trente-sept ans, entra à l'Hôtel-Dieu de Lyon, le 25 septembre 1829. Il passait alors pour être sujet à des attaques d'épilepsie; mais comme il était dans un état voisin de l'idiotisme, il ne fut pas possible de prendre aucun renseignement positif, et il fut presque oublié dans les rangs jusqu'au 1^er. octobre; mais alors comme il accusait sans cesse des douleurs sus-orbitaires, et qu'une amaurose parut se déclarer, il devint plus particulièrement l'objet de mon attention, et je notai son état ainsi qu'il suit : regard amaurotique; air hébêté, stupide; réponses lentes, incohérentes, incompréhensibles; somnolence, céphalalgie, appétit vorace; pouls quelquefois naturel, d'autres fois très-mou et très-lent et fortement déprimé. De temps en temps accès épileptiformes, pendant lesquels il y avait perte de connaissance, trismus, soubresauts, raideur des extrémités, écume à la bouche, pouls très-irrégulier, peau froide. face bouffie et pâle. Lorsque ces accès, dont la longueur est indéterminée, ont fini leur cours et que le malade reprend l'usage de ses sens, son premier soin est de demander à manger : il assouvit alors sa faim, presque insatiable, avec la plus grande voracité et presque sans mâcher ses alimens. Lorsqu'on l'interroge, il sourit à la manière des idiots, mais c'est surtout lorsqu'on lui parle des mets qu'il préfère que l'on voit son front se dérider et sa physionomie s'épanouir. Il n'est cependant pas toujours indifférent sur son état, souvent il implore les soins de ceux qui l'entourent, il dit sans cesse qu'il va succomber aux violens maux de tête auxquels il est en proie, et cependant au milieu de ces douleurs atroces il conserve cette immobile impassibilité de la face, ce regard stupide et ses yeux tournés vers le ciel, au point que l'on croirait voir un pieux cénobite en prières. Tel est l'état où il est resté depuis à peu près son entrée

à l'Hôtel-Dieu jusqu'au 15 novembre, époque où une tumuer se manifesta à la tempe gauche. Il est à remarquer que depuis plusieurs jours il accusait une douleur de ce côté, y portait souvent la main, et souffrait surtout chaque fois que je faisais sur cette partie un tour de bande nécessaire à retenir les pièces d'appareil, qui recouvraient une plaie arrondie qu'il avait sur le devant de la tête, et qui était le résultat de frictions que je faisais depuis plusieurs jours avec la pommade ammoniacale. Ces frictions avaient pour but de s'opposer aux progrès de l'amaurose. Cette tumeur se manifesta lentement; elle offrait les caractères suivans : molle, fluctuante, simulant quand on la touchait un enfoncement des os du crâne, sans changement de couleur à la peau, et faisant éprouver au malade les douleurs les plus vives aussitôt qu'on la comprimait, fusse même d'une manière fort légère.

Plusieurs traitemens furent prescrits, toujours appropriés à l'état des symptômes; ainsi l'on employa tour à tour les vomitifs, les purgatifs, les lavemens, les sinapismes, les sangsues à l'anus, des cataplasmes émoliens sur la tumeur; une saignée du bras fut aussi pratiquée.

Le 22 novembre, comme la tumeur présentait une fluctuation très-manifeste, on crut devoir l'ouvrir avec la lancette à abcès; elle donna issue à sept à huit onces d'un sang qui paraissait artériel, et qui s'élança avec force au moment de la piqûre. Deux jours avant on avait pratiqué une saignée à la jugulaire droite, qui avait fourni seize onces de sang. Il est à remarquer qu'avant l'ouverture de la tumeur elle ne présentait aucun battement; ils devinrent depuis très-manifestes.

Le 29, Barbey prend un accès plus fort, qui offre tous les symptômes de l'épilepsie en même temps que ceux d'une compression manifeste du cerveau. On observe, de plus, pendant l'accès, une espèce de tumeur globuleuse située immédiatement au-dessus de la clavicule gauche le long du trajet de la carotide, qui semble monter à la partie supérieure du cou pendant l'inspiration, et qui redescend pendant l'expiration. L'entrée de l'air dans les poumons se fait avec beaucoup

de difficulté ; elle est accompagnée d'un râle muqueux très-fort et très-bruyant. La face est violacée, le cou gonflé, les yeux fermés, la tête semble s'enfoncer dans les épaules, le pouls est lent et presque insensible. Cette crise dure vingt-quatre heures presque toujours avec la même intensité.

Le 1^er^. décembre, le malade perd l'appétit ; il y a quelquefois des spasmes du pharynx qui empêchent la déglutition, les liquides tombent dans cet organe comme un tube inerte, les symptômes de la compression semblent augmenter ; la somnolence, l'assoupissement sont plus marqués, le globe de l'œil est plus convulsé.

Le 3, glace sur la tumeur, que l'on maintient pendant plusieurs jours ; séton à la nuque.

Le 5, même état. (Lavement purgatif.)

Le 6, lavement avec follicules de séné ; deux grains de coquelourde en deux pilules.

Le 8, état plus obtus. (Deux grains d'extrait de coquelourde, quatre grains d'hydrocyanate de fer.)

Le 12, symptômes de compression plus imminens, stupeur plus grande, rougeur très-prononcée de la face, pouls très-fort et très-développé ; les battemens de la tumeur sont plus apparens. (Infusion d'arnica avec trois grains d'extrait d'aconit.)

Le 15, suppression de tout médicament, soit interne, soit externe. Tout ce qu'on a fait jusqu'alors n'a pu procurer le moindre soulagement. Le malade dépérit, ses forces sont affaiblies ; l'habitude du corps a beaucoup maigrit, la langue offre dans son milieu une teinte jaune verdâtre semblable à celle que présenterait la membrane interne des intestins en contact avec des matières fécales mêlées de bile.

Le 16, nuit très-orageuse, mouvemens convulsifs, suffocation presque imminente produite par l'amas d'une grande quantité de mucosité dans les bronches ; pouls petit et misérable, énervation et prostration extrêmes. Le malade ne répond plus du tout aux questions qu'on lui fait.

Le 18, assoupissement plus marqué, déglutition tout à fait impossible.

Le 21, plus de calme. (Lavement avec le castoréum et la valériane, infusion de caille-lait blanc.)

Le 25, diarrhée, face pâle, pouls insensible, marasme. La tumeur a diminué, ses battemens sont à peine appréciables ; la respiration est très-fréquente et très-pénible ; la vie s'éteint par degrés.

Le 26, mort.

Autopsie seize heures après la mort. Tous les organes, excepté le cerveau, se trouvent presque dans l'état normal ; l'estomac seulement est d'une dimension extraordinaire ; il remplit les deux hypochondres et se trouve fortement dilaté par des gaz. La tête est le siége de tous les désordres : l'on y remarque, de dehors en dedans, une perforation des os du crâne, à peu près au milieu de la suture qui unit le temporal au pariétal gauche ; cette ouverture externe est très-rugueuse, comme découpée, on peut facilement y introduire le pouce. En dedans, les désordres sont plus grands, la table interne de l'os est tout à fait usée dans l'étendue de sept à huit pouces de largeur sur cinq à six de longueur, au point qu'il ne reste plus que la table externe, qui n'offre pas plus d'épaisseur que celle d'une carte à jouer. Autour de cette ouverture interne se rencontrent un grand nombre d'anfractuosités qui correspondent à autant de replis de la dure-mère. Cette membrane, fortement adhérente au pourtour de l'ouverture, se trouve dans cet endroit épaissie, dure, plissée, perforée dans quelques points ; dans d'autres elle est tuberculeuse et contient des granulations blanchâtres, dures, offrant la consistance et la couleur de la corne blanche. C'est là précisément, à l'endroit qui correspond à l'ouverture externe, que se trouve l'origine du fongus : on voit, en effet, réunis en un seul tronc, de la grosseur du petit doigt, une multitude de vaisseaux sanguins réunis à des filamens blanchâtres qui vont, en s'épanouissant et en s'épaississant, concourir à former une masse grisâtre de la grosseur du poing d'un

enfant de quinze ans. Dans l'intervalle de ces filamens dont j'ai parlé se trouve une matière d'un gris sale qui présente l'aspect du tissu pulmonaire sain qu'on aurait déchiré avec force. Cette matière, très-friable, se laisse facilement emporter avec le dos du scalpel. Lorsqu'on l'a ainsi enlevée, l'on voit alors à nu les vaisseaux et les filamens blanchâtres qui vont s'identifier avec la dure-mère d'une manière très-intime. La masse fongueuse est contenue dans une espèce de membrane très-mince et transparente, qui offre l'aspect d'une muqueuse; elle a tellement comprimé le cerveau, qu'après en avoir été séparée il ne reste plus que les deux tiers de l'hémisphère gauche. Néanmoins toute la substance encéphalique est parfaitement intacte; elle forme, pour recevoir le fongus, une large fosse ovale longue à peu près de quatre pouces et demi, et large de trois et demi. On ne rencontre aucune injection, aucune trace d'épanchemens; la pie-mère seule est phlogosée dans l'espèce de fosse que présente l'hémisphère gauche. La substance du cerveau est si ferme, surtout de ce côté, qu'on a de la peine à la déchirer avec les doigts.

J'ai cité cette observation, parce qu'elle m'a paru venir à l'appui d'une autre observation, rapportée par le docteur *James Guild* (Journal universel, 1829), dans laquelle il dit avoir guéri un épileptique par l'opération du trépan.

Dans celle que je viens de citer, je pense que si, dans le principe, lorsque la tumeur se manifesta, on l'eût cernée par plusieurs petites couronnes de trépan, et mise ensuite à découvert, qu'il eût peut-être été possible de reconnaître son pédoncule, de le lier à sa base, de provoquer ainsi la chute du fongus, et, enlevant ainsi la cause du mal, rendu le malade à la santé.

La hardiesse eût fait le partage de celui qui aurait tenté cette opération, et le succès eût été incertain; mais je reste convaincu qu'elle était praticable, et que cette observation servira peut-être un jour à la science.

IIIe. OBSERVATION.

Tumeur carcinomateuse développée dans la substance de la portion droite du cervelet, cause d'épilepsie.

Jean Lambert, âgé de quatorze ans, d'Aprieux (Isère), était sujet depuis six mois à de fortes douleurs de tête et à des crises épileptiques, lorsqu'il entra à l'hôtel-Dieu de Lyon, le 30 juin 1830. Porteur d'une physionomie heureuse, il était grand, bien fait, et fortement constitué pour son âge. L'expression de ses traits, qui est presque toujours riante, et ses yeux bleus et espiégles, annoncent l'intelligence : il est très-actif; ses réparties sont vives et spirituelles; tout en lui annonce la santé, la force et la capacité. Interrogé sur ce qui le fait souffrir, il dit (et ce sont ses expressions) qu'il lui prend de temps en temps des crises dans la tête. On ne remarque, du reste, aucune trace de maladie. Il demeure dans cet état satisfaisant pendant trois jours.

Le 4 juillet, de vives douleurs se font sentir; elles sont plus intenses aux tempes et au front. A ces douleurs succède un tremblement général; la peau se refroidit, les yeux se ferment, les mâchoires se resserrent; la figure, tantôt pâle, tantôt violacée, exprime la souffrance et l'anxiété. Aussitôt après cette crise, qui dure une heure, Lambert recouvre ses sens, la face reprend sa sérénité, et ses souffrances sont oubliées. (On prescrit alors : tisane d'orge, potion béchique, lavement purgatif avec une once de sulfate de soude, bains de pieds sinapisés, sinapismes aux deux mollets.)

Le 5, les extrémités s'infiltrent légèrement, l'habitude du corps est bouffie; de vagues douleurs de tête se font encore sentir par intervalle; malgré ces symptômes, le jeune malade est toujours gai et sémillant.

Le 7, on purge avec huile de ricin et sirop de nerprun, de cha-

que six gros. (Bouillon aux herbes.) Les évacuations ont été peu abondantes.

Le 14, douleurs plus fréquentes. On purge de nouveau : même résultat. On prescrit, de plus, des bains entiers.

Le 26, les crises augmentent toujours d'intensité. On donne à petites doses de l'extrait d'aconit. On place un séton à la nuque.

Le 27, mieux-être. On donne une potion camphrée.

Le 29. saignée générale de dix onces. Infusion de tilleul et de violette; potion huileuse.

Le 5 août, depuis quelques jours les crises se multiplient; elles sont très-douloureuses. Rien ne peut soulager.

Le 6, crise plus terrible encore, douleurs intolérables qui arrachent des cris aigus. On rase toute la tête, et on frictionne avec la pommade stibiée.

Le 8, sous l'influence des frictions des boutons ont paru. Il y a eu deux jours de calme.

Le 10, crise accompagnée de vomissemens; les douleurs sont plus atroces, les cris plus perçans. On remarque, de plus, des signes manifestes d'épanchemens. On applique deux larges vésicatoires aux cuisses; on renouvelle les frictions, et on provoque la suppuration du séton.

Le 12, mort. Elle arrive au milieu d'un accès.

Autopsie. Tous les organes sont parfaitement sains, à l'exception du cerveau : c'est là que se rencontrent tous les désordres. On observe une tumeur carcinomateuse bilobée, dure, résistante, de la grosseur d'un œuf ordinaire, fortement adhérente avec la dure-mère, de laquelle on a beaucoup de peine à la séparer ; elle occupe la partie postérieure droite du cervelet, dont la substance, très-ramollie, est pâle, décolorée, et se sépare avec la plus grande facilité de la tumeur anomale.

Les deux ventricules latéraux du cerveau sont fortement distendus

par un amas de sérosite très-limpide. Le ventricule moyen offre aussi une dilatation extraordinaire; il paraît à la base du cerveau comme une vésicule blanchâtre de la grosseur d'une noix ordinaire. Entre la substance cérébrale et la dure-mère se rencontre un épanchement sanguin assez considérable : la première est ramollie, la seconde injectée d'une manière fort irrégulière.

Trois dernières observations viennent encore à l'appui de ces trois premières. Je vais les rapporter le plus succinctement possible.

Une jeune femme de trente ans, après avoir présenté pendant dix ans des attaques d'épilepsie qu'elle disait avoir été produites par une affection morale, succomba dans un accès. A l'autopsie, je trouvai une tumeur cancéreuse d'un demi-pouce de diamètre, et qui s'était développée dans la substance du cerveau.

Le sujet de la seconde observation est un homme de quarante-huit ans, qui éprouva pendant quatre ans des attaques d'épilepsie. Ayant eu occasion d'en faire l'autopsie, je trouvai les ventricules latéraux du cerveau remplis d'une matière grasse, onctueuse, dans laquelle nageaient quatorze à quinze hydatides de la grosseur d'un grain de seigle.

La malade de ma dernière observation était une jeune fille de dix-huit ans, qui depuis son enfance était prise à peu près tous les deux ou trois mois de crises épileptiformes, et qui succomba dans un violent accès. L'autopsie me fit découvrir dans la portion antérieure du lobe gauche de la substance cérébrale plusieurs concrétions fortement adhérentes au cerveau; elles étaient dures, poreuses; leur couleur était grisâtre.

Ces observations m'ont laissé dans la conviction qu'il n'existe point d'épilepsies essentielles, je veux dire sous la dépendance d'un principe inconnu que l'école de Montpellier croit reconnaître, et auquel elle attribue la mort chaque fois que l'investigation anatomique ne fait découvrir aucune trace de lésion.

Je termine par une dernière réflexion, elle me paraît propre à réveiller l'attention des gens de l'art : c'est qu'à la suite des contusions

graves ou des plaies de tête on doit toujours apporter l'examen le plus attentif et le plus minutieux lorsqu'on veut s'assurer du désordre des parties. Une seule observation convaincra mieux que tout ce que je pourrais dire.

C'était en août 1830. Un employé de la police à Lyon, jouissant d'une santé florissante, fait une chute sur une place publique. Transporté de suite à l'hôtel-Dieu, il fut trouvé dans une perte complète de connaissance, dans un coma profond. Malgré les moyens les plus énergiques, cet état dura huit jours, et la mort arriva. A l'autopsie, on trouva une fracture du pariétal et du temporal qui s'étendait jusqu'à la moitié de la longueur du rocher; de plus, un épanchement sanguin considérable fourni par la rupture d'une des branches de l'artère méningée moyenne. Toute la substance du cerveau était parfaitement saine; la plus scrupuleuse attention ne put y faire découvrir la moindre lésion, non plus que dans tous les autres organes. A peine eus-je terminé cette autopsie, que je fus frappé de l'idée que si, pendant la vie, on eût trépané, à supposer qu'on ait reconnu la fracture, l'on aurait presque indubitablement rendu la santé au malade. En effet, on aurait procuré la sortie du sang, épanché seulement entre la dure-mère et les os du crâne; et par là enlevant la cause de la compression, et par conséquent celle du mal, on aurait eu probablement une victime de moins à déplorer.

Cette observation est encore une preuve en faveur de l'anatomie pathologique. C'est à cette science que je serai redevable de ma grande circonspection toutes les fois que j'aurai à traiter des plaies ou des contusions à la tête.

Du reste, il faut le dire, les médecins qui se livrent exclusivement à l'anatomie pathologique rendent sans doute de grands services à la science; mais aussi on ne peut disconvenir que l'habitude journalière de voir des cadavres ne les accoutume à ne rien faire pour nous empêcher de mourir. Cependant il sera toujours vrai de dire que le véritable médecin est celui qui agit pour nous faire vivre, et non celui qui, après avoir été tranquille spectateur de notre agonie, se con-